



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Nous donnons ici un article d'Irène Bonnet en réponse aux articles et aux initiatives de Bourlier, au sujet d'un fichier des formes de style. L'expression ne nous paraît d'ailleurs pas juste. Bourlier a fait personnellement des recherches pour ainsi dire théoriques sur les différents modes d'expression d'une même pensée, à travers la littérature française. Il n'en fait pas un usage de modèle intangible mais simplement un point d'appui ou un moyen de comparaison pour faciliter l'expression enfantine encore indigente. Le problème reste celui-ci : L'enfant est riche de sensations, il vit sur le plan de cette psychologie sensible que Freinet s'emploie à mettre au point. Mais l'enfant, riche de féerie, est impuissant, au départ, à exprimer cette féerie. Il s'agit de l'aider et c'est la part du Maître. Nous ferons le point des diverses collaborations reçues dans le N° suivant sur ce point précis de l'aide du Maître à l'expression littéraire de l'enfant. Rappelons à nos camarades qu'ils ont avantage à éviter les développements théoriques et à toujours serrer de près la pratique par des faits vécus.

E. F.

**

J'ai été très étonnée à la lecture de l'article de Bourlier, dans le n° 3 de « l'Éducateur », nous parlant de sa création d'un nouveau fichier (encore un !) à savoir celui des formes de style. Ceci me faisait penser à une suggestion de « l'École Libératrice » sur les différentes manières de mettre un mot en valeur. Et je fus encore bien plus étonnée quand je vis Freinet encourager la chose et suggérer la création d'une commission à la recherche des formes de style. Retournons-nous en arrière ? Re commençons-nous par l'ABC ? Devons-nous, comme je l'ai vu faire à l'un de nos camarades, imposer à nos élèves l'emploi du présent dans les textes libres, ou bien nous jetons-nous à l'eau et, une fois pour toutes, nous lançons-nous dans l'expression libre, c'est-à-dire naturelle ?

Pour moi, s'exprimer c'est parler comme l'on pense. Or, pour pouvoir parler, il faut avoir quelque chose à dire ; donc, il faut penser. Et j'en reviens toujours à mon dada, c'est-à-dire à la lutte contre l'importance, la priorité, que l'on donne généralement aux questions de forme. Si Bourlier réagit aussi énergiquement à l'article de Jacqueline Pabon, c'est que chacun d'eux ne s'attaque pas au même sujet. Bourlier est inquiet unique-

ment par la forme, Jacqueline Pabon parle du fond et pourtant l'une découle de l'autre.

Quand les élèves pensent quelque chose spontanément, ils savent le dire, je ne dis pas : l'écrire. Ils s'expriment de n'importe quelle façon, si ce n'est de l'une, c'est de l'autre. Bourlier ne parle que de l'expression écrite, mais qu'il fasse dessiner la gosse qui décrit son rêve aussi gauchement, ou mieux qu'il lui fasse enfiler au bout du doigt une pomme de terre avec deux rondelles de carottes en guise d'yeux, et qu'il place cette gosse derrière un rideau tendu sur une ficelle, et il verra bien si d'une manière ou de l'autre, spontanément, l'enfant ne s'exprimera pas avec toute la vie souhaitable et l'émotion revécue. Bourlier, tu oublies les différents modes d'expression qui doivent aboutir à l'expression écrite, la plus noble, la plus difficile. Quand des gosses sont habitués à s'exprimer de plusieurs manières, le langage écrit, à la longue, se manie aussi facilement que les autres.

L'essentiel, à mon avis, c'est d'apprendre à penser. Un gosse ne peut exprimer pleinement que ce qu'il ressent de façon précise et je ne doute pas que, chez Viviane, la marionnette fixera son émotion, même, au besoin, l'intensifiera, la précisera et lui facilitera la transcription écrite. Au besoin, une camarade qui, spontanément, aura « senti », pourra l'aider à jouer la scène et en cela, lui précisera sa pensée.

Jacqueline Pabon, elle, a l'air de croire que tout le monde est favorisé par le milieu, le climat, le pays et n'existe-t-il pas des pays où tous, même les plus illettrés, sont poètes à leurs heures. Et tel ou telle qui parcourt le chemin de la montagne, ne jouit-il pas de la poésie, de l'ambiance enveloppante ? L'un trouve que les arbres meurent comme les araignées, l'idée a jailli mais certainement qu'un autre aura été ému par la rugosité du sol, ou par la fragilité de l'insecte sur le brin d'herbe. Seulement, là est le point. Claude a traduit son émotion par un poème parce que, par instinct personnel ou, subconsciemment, par des réminiscences de contacts avec des adultes qui lui ont imprimé leur personnalité, il a précisé sa pensée, il l'a mûrie, il en a fait une phrase qui est venue le brûler et il s'est senti obligé de s'exprimer par un poème. Un autre en eût fait une peinture.

Tout est là. L'instituteur doit d'abord ap-

prendre aux élèves à penser. Et comment cela ?

Je vais essayer de ne pas parler de manière négative, chacun de nous cherchant ici à trouver la pierre de touche qui, quelquefois spécifique à chacun de nos gosses, leur permettra de s'exprimer de la manière la plus exacte et la plus élégante. Il faut qu'à toute occasion, nous laissions parler nos gosses et je pense à ces quarts d'heure de conversation du matin où l'idée jaillie d'un cerveau et qui, à l'origine, était peut-être certainement très vague, s'est précisée peu à peu. Je mettrai dans le même tiroir les exposés d'enfants, les comptes rendus, les reportages, etc.

Je pense aussi aux albums d'images, les plus belles, les plus variées, les revues pleines de photos, de reproductions de tableaux que l'on feuillette machinalement quelquefois mais où, tout à coup, on s'est arrêté, intrigué, curieux subitement et désireux de savoir, de comprendre : **boîtes à questions, agendas...**

Je pense à ces promenades en pleine nature que j'aime faire pendant les week-end et dont, hélas ! bien peu de nos élèves parisiens profitent, où l'on se sert de ses cinq sens afin d'explorer, de conserver les empreintes le plus possible. Chacun de nous n'a-t-il pas un sens plus développé que les autres et ne doit-il pas le savoir afin d'en tirer le plus de parti possible ? Je pense, sans revenir à la classe inférieure, à ces exercices que j'appelle de lecture expliquée : il y a, chez nous, carence au point de vue littéraire. J'avoue qu'il y a des progrès, une dernière B.T. ne vient-elle pas de nous donner un premier classement de lectures par rapport aux centres d'intérêt ? Je n'ai pas encore très bien compris comment on doit les utiliser, mais je crois que c'est, comme Bourlier le dit « d'ordre documentaire et affectif ». Or, si j'utilise ces lectures quelquefois en vue du C.R., de l'entrée en 6^e, je recherche, par ailleurs, en relation aussi avec le texte libre des textes courts, littéraires, bien composés et (je dois les chercher moi-même au cours de mes lectures, il y en a peu dans les manuels) que j'utilise d'une façon plus fouillée. Je m'explique en comparant l'apprentissage du style à l'apprentissage de la lecture par la méthode globale et analytique qui est la méthode naturelle. On se lance tout de suite dans le sujet, on se regarde, on retient et, par la suite, on compare. Certaines poésies de Leconte de Lisle, certains extraits de Romain Rolland ne sont-ils pas riches en comparaisons, personnifications, métaphores voire même silences, etc... Au passage, nous notons, nous cherchons pourquoi l'auteur a utilisé tel ou tel procédé (c'est pour nous montrer la précision de sa pensée). Et, la grammaire, elle-même, je parle de celle qui s'occupe du fond, n'est-elle pas un moyen de

comprendre un texte, donc un moyen de se faire comprendre ?

Les gosses, à la longue, savent reconnaître et je ne doute pas que, spontanément, ils sachent, comme les grands auteurs, jongler avec la langue française, afin de lui faire dire ce qu'ils veulent sans avoir besoin d'un nouveau fichier. Qui pense comme moi ?

Irène BONNET.